

Céline Pierdet
29 novembre 2009

Quelle vie portuaire en Asie du Sud-Est ? L'exemple du Cambodge

Céline Pierdet est docteur en géographie de l'Université Paris 1-Panthéon-Sorbonne - UMR LADYSS, chargée de cours à l'Université de Versailles

S'intéresser à la vie portuaire en Asie du Sud-Est, et plus particulièrement au Cambodge, conduit surtout à observer des Chinois, des Chams - Cambodgiens de religion musulmane - ou des Vietnamiens vivant le long des voies fluviales et sur la côte du golfe de Siam. De fait, le Cambodgien... est un paysan (J. Delvert). L'activité du paysan khmer le long des fleuves se tourne donc vers une mise en culture saisonnière des berges, au moment de la décrue.

La vie portuaire et l'aménagement des côtes de cette région, tels qu'on les observe aujourd'hui, se mettent en place dès la période pré-coloniale quand, à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle, des Chinois migrent vers l'Asie du Sud-Est et concentrent peu à peu l'organisation des échanges sur ces littoraux. De même, le long des voies fluviales, des communautés marchandes se regroupent sur les berges en des lieux favorables au commerce, de préférence situés en aval et près des côtes, comme à la confluence des Quatre-Bras, au centre de la plaine alluviale du Mékong. Les échanges commerciaux sont réorganisés pendant la période coloniale, à l'échelle de la péninsule, avec le développement d'infrastructures portuaires, puis au moment des indépendances en fonction de considérations géopolitiques. Populations marchandes et populations au mode de vie agraire se côtoient ainsi de longue date le long de ces voies fluviales. Elles y développent des territorialités différenciées suivant leur appartenance ethnique et les rythmes saisonniers propres à l'Asie des Moussons.

A partir de la fin des années 1960, ces populations des berges sont déplacées du fait de violents troubles politiques et de guerres qui secouent la péninsule. Leurs territorialités sont mises à mal. Tandis qu'un processus de « reterritorialisation » s'affirme au début des années 1990 avec la réinstallation de ces populations dans des villages de berges, que les infrastructures portuaires sont peu à peu reconstruites et que s'engage un processus de rattrapage économique, en quoi ces territorialités lentement sédimentées sont-elles plus que jamais menacées, réduites à l'état de survivance en des lieux qui les ont vues émerger ?

Les premiers témoignages sur la vie portuaire en Asie du Sud-Est

Ces témoignages ont pris la forme de documents iconographiques et de récits de voyage. Ils nous ont surtout été laissés par les missionnaires et les explorateurs occidentaux présents dans la péninsule depuis le XVII^e siècle.

Par exemple, Ayutthaya, capitale royale du Siam de 1350 à 1767, située au bord de la Ménam, est représentée suivant les règles de la chorographie alors en vigueur en France et en Europe, dans les récits du missionnaire apostolique de la Chine, Jean de Maguedelonne de Courtaulin. Ce missionnaire voyage au Siam de 1670 à 1672. Cette représentation en élévation des principaux édifices donne à voir une cité fortifiée, entourée et parcourue de canaux, qui recèle une intense activité marchande. A l'extérieur de la cité, les communautés marchandes et/ou étrangères - Portugais, Chinois, Malais, etc. - sont regroupées dans des quartiers distincts - ou *kampung* (D. Lombard). La représentation vivante et imagée de cette capitale fluviale est

représentative de celle en vigueur dans les autres capitales de la région à cette époque. Cette iconographie, qui est donc en principe intégrée aux récits des voyageurs, montre alors des cités vivant en étroite symbiose avec et par un réseau de canaux.

Au contraire, quand les plans géométriques des ingénieurs militaires s'imposent à partir de la fin du XVIIe siècle en Europe, et sont à leur tour diffusés en Asie par les voyageurs, ce sont les éléments de défense de la capitale qui sont cette fois mis en valeur. Plus rien ne transparaît de la vie portuaire de la cité.

Il s'agit alors de mobiliser des récits d'explorateurs, de voyageurs, etc. Les récits des missionnaires catholiques indiquent ainsi que le village de Kampot, situé sur la côte du golfe de Siam, est le seul port maritime du Cambodge au milieu du XIXe siècle. Le trafic commercial est alors accaparé par les Chinois qui « possèdent des navires de cabotage, chargent du riz, du sucre, du poisson sec, des peaux... en provenance de Cochinchine pour les transporter en Chine ou à Singapour. » Les Chinois pratiquent la piraterie. Ils approvisionnent aussi l'ensemble du royaume, en particulier la Cour située à Oudong, dans la partie centrale de la plaine alluviale du Mékong. Cet approvisionnement dépend donc des bonnes relations avec les Chinois. La révolte des Chams face à cette main-mise des Chinois sur le commerce en 1858 interrompt pendant plusieurs semaines l'approvisionnement du royaume. C'est l'intervention française de 1859 qui met fin à leur domination.

L'arrivée des Français dans la péninsule et l'organisation des échanges au profit de la métropole

Après la prise de Saigon en 1859 par Rigault de Genouilly, les Français mettent en place une liaison fluviale sur le bas-Mékong entre Saigon et la confluence de voies fluviales située dans la plaine cambodgienne. Ils déplacent alors en 1865 la capitale du royaume khmer de Oudong à Phnom Penh, aux Quatre-Bras, la mettant ainsi en situation de carrefour intérieur.

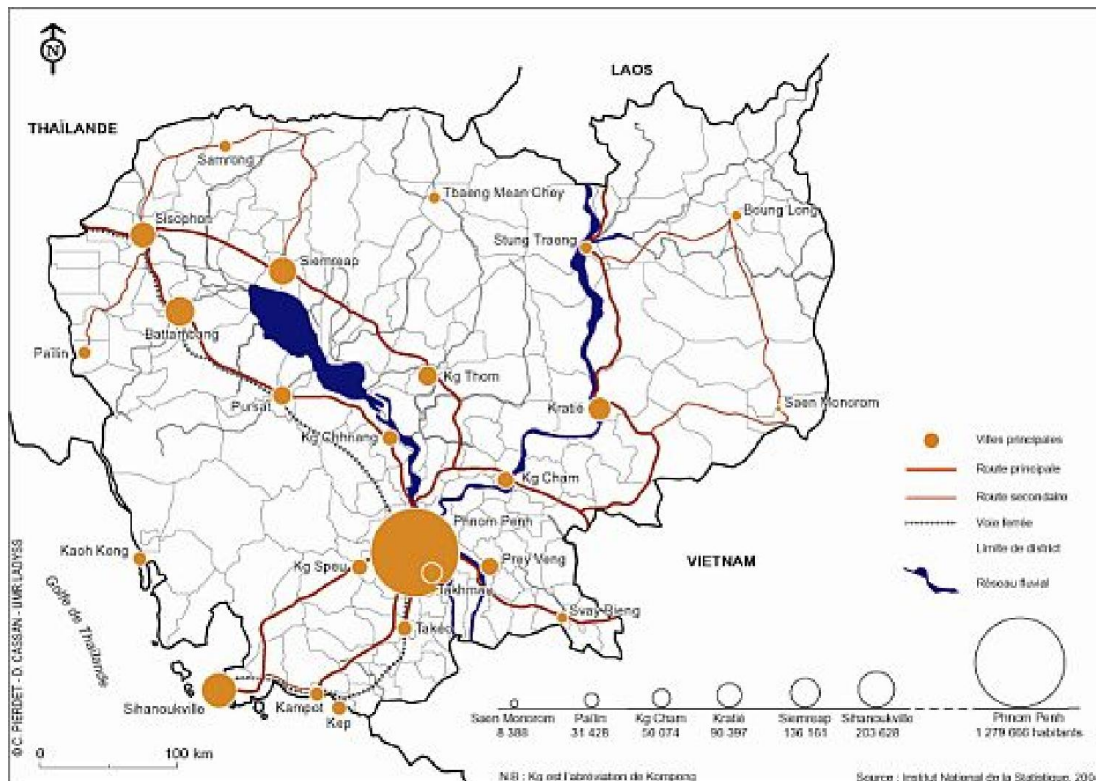
L'objectif des Français est alors d'atteindre le Sud de la Chine en remontant le cours du Mékong. Saigon devient donc la tête de pont de la diffusion de l'influence coloniale et de l'organisation des échanges dans la péninsule. Elle est située à proximité de Cholon - le grand marché -, fondé par les Chinois en 1778. En présence des Français, les Chinois continuent cependant de modeler les paysages des régions côtières, plutôt délaissés par les Khmers (R. Pourtier). Les Chinois de Hainan ont importé la culture du poivre dans la région de Kampot au XVIIe siècle. Cette immigration de main d'œuvre a permis le peuplement et une mise en valeur du littoral. Ils assurent aussi l'approvisionnement en soie, ce qui leur permet de monopoliser les activités de tissage.

Les Chinois font désormais fonction de *compradores* pour les agences d'importation occidentales du fait de leur connaissance du marché local. Et grâce aux Français, ils acquièrent le monopole d'autres activités, comme celui des transports fluviaux puis terrestres le long du Mékong. De même, ils concentrent à Cholon le cycle de l'usinage et de la commercialisation du riz, puis des cultures industrielles. Ils réinvestissent alors leurs bénéfices dans le négoce et dans la fabrication de produits commercialisables comme la porcelaine, le poivre, l'étain, le caoutchouc, etc. Leur réseau de relations commerciales s'étend jusqu'à Singapour, Hong Kong ou Bangkok.

Après plusieurs missions d'exploration, les Français doivent renoncer à atteindre le Sud de la Chine par le Mékong du fait de la présence de nombreux rapides et d'importantes chutes. Mais les échanges entre les bouches du Mékong et la plaine cambodgienne s'accroissent, afin de relier la ville portuaire multifonctionnelle de Saigon-Cholon aux aires de production de produits tropicaux et autres denrées de base situées à l'intérieur des terres - champs de maïs au nord-ouest vers Battambang, plantations d'hévéas dans le centre-est près de Kompong Cham, etc. Ces économies extraverties reposent sur l'exportation de denrées de base et sur

l'importation de produits fabriqués. Le port devient l'élément fondamental des nouveaux réseaux urbains issus de cette pénétration européenne.

Les centres urbains situés à l'intérieur des terres deviennent des relais à la diffusion de la politique coloniale et des produits importés. La plupart sont situés le long des voies fluviales et ont comme toponyme *kompong* - Kompong Cham par exemple - qui signifie le port, le débarcadère. Cette organisation spatiale a perduré jusqu'à nos jours. Phnom Penh et son port constituent dès lors un nœud, mais à l'échelle du Cambodge. « Tandis que les cités portuaires sont largement orientées vers l'Occident, ces petits centres urbains jouent un rôle intermédiaire entre les sociétés rurales traditionnelles et l'urbanisation rapide des sociétés d'Europe occidentale. » (Terry McGee)



Localisation et population des villes cambodgiennes en 2003

Source : C. Pierdet

A quoi ressemble Phnom Penh au milieu du XIXe siècle ? L'explorateur Henri Mouhot la présente en 1859 comme « le grand bazar du Cambodge » :

« Penom-Penh, situé au confluent de deux grands cours d'eau, renferme une dizaine de mille d'habitants, presque tous Chinois, sans compter une population flottante au moins du double. Celle-ci est composée de gens venus du Cambodge et surtout de Cochinchine, et vivant dans leurs bateaux. C'était l'époque où beaucoup de pêcheurs, de retour du grand lac, s'arrêtent à Penom-Penh pour y vendre une partie de leur poisson, et où une foule d'autres petits commerçants y sont attirés pour acheter du coton, dont la récolte se fait avant les pluies. Après avoir parcouru la ville, longue et sale (...) »

Cette capitale reste confinée sur le sommet de la berge, sous la forme d'un modeste village-rue, alors que sa situation de carrefour offre de fortes potentialités commerciales, attestées par la présence régulière de communautés marchandes. Explorateurs, voyageurs, missionnaires témoignent de l'activité commerciale qui règne à la confluence. En 1871, Jules Brossard de Corbigny décrit encore cette capitale comme

« une double rangée de cases boiteuses déroulées près du fleuve, sur une grande longueur,

mais sans aucune profondeur. Une seule rue sépare ces pauvres habitations construites pour la plupart avec des feuilles et du bambou. »

Un quartier administratif et religieux se forme autour du palais royal. Il regroupe la population khmère tandis que le quartier commercial regroupe les marchands chinois et vietnamiens. Les paillotes et les échoppes du marché, resserrées sur le sommet de la berge, surplombent les nombreuses embarcations du marché flottant. Le quartier commerçant se confond avec le port. L'absence de quais et d'appontements rend l'embarquement et le débarquement des marchandises par une passerelle en bois très périlleux aux basses eaux. Le niveau du plan d'eau varie de 8 ou 9 m entre les basses et les hautes eaux. Donc les pondéreux ne sont pas débarqués, mais entreposés sur les bateaux. Les marchandises les plus lourdes sont directement échangées d'un bateau à l'autre.

Phnom Penh reste cependant située à l'écart des grandes routes maritimes, car peu accessible par la voie fluviale du fait de la présence de bancs de sable très mouvants qui rendent la navigation difficile aux basses eaux depuis Saigon. Ainsi, le port de Saigon, situé au débouché du Mékong et au contact direct des grandes routes commerciales, enregistre une croissance économique forte dès les années 1860. Il concentre le commerce du riz avec Hong Kong, celui du poivre et celui des produits européens en provenance du port de Marseille. Des maisons de commerce européennes s'y installent et dès les années 1870, des quais de plus de 40 mètres sont construits afin d'améliorer la salubrité.

Aux Quatre-Bras, la berge est désormais à l'interface des activités liées à la ville et au fleuve. Cet espace linéaire, étroit et instable, occupé de longue date, sert donc aussi d'entrepôts pour des matériaux encombrants - bois de chauffage, matériaux de constructions, etc. -, voire malodorants. Tandis que la municipalité de Phnom Penh plébiscite l'embellissement de la capitale, prône les vertus de la circulation de l'air, et évoque le bénéfice qu'elle pourrait tirer de la vente de parcelles ou de la location d'immeubles situés près de la confluence, le service des Travaux publics soutient le caractère fonctionnel de la berge. Une structuration longitudinale de cet espace, qui a perduré jusqu'à nos jours, s'impose donc vers 1900 avec la construction de quais et d'immeubles dans la partie centrale, tandis qu'au nord et au sud sont entreposés les matériaux encombrants et dangereux. Chaque jour, une trentaine de navires et de nombreuses barques de pêche entrent et sortent du port. Maints articles de journaux décrivent cet encombrement des quais par les jonques, dénoncent les problèmes d'hygiène, les odeurs de graisse de poisson ou les incendies qui se déclarent parfois à partir des entrepôts d'huile ou de charbon de bois. Les tensions sont fortes.

Les infrastructures sont modernisées dans les années 1920, mais les activités fluviales restent au cœur de la ville, ce qui limite leur développement. En comparaison, le port de Haiphong, situé au débouché du Yunnan et du Tonkin, est équipé de docks dès les années 1880 et d'un arsenal. Son tonnage atteint 1,2 million de tonnes en 1937. Celui de Saigon-Cholon, qui s'étend sur 6 km, totalise 2,14 millions de tonnes en 1937, ce qui en fait le 6e port de France et le 1er port exportateur devant Marseille (D. Hémerly).

Le port de Phnom Penh reste donc un port fluvial. Or dès les années 1950, les voies fluviales deviennent inadaptées aux exigences de développement économique qui conduisent à une littoralisation des activités portuaires à l'échelle mondiale. Après le départ des troupes japonaises d'occupation, les nombreux navires de haute mer qui accostent à Phnom Penh, en plus des chaloupes et des jonques, se heurtent au manque de navigabilité du Mékong. La construction du port en eaux profondes de Sihanoukville à partir de 1956, sur la côte du golfe de Siam, qui est mis en exploitation en 1961, doit permettre au Cambodge de s'affranchir du débouché naturel du Mékong, situé en territoire vietnamien, et d'accueillir des navires de 9 m de tirant d'eau. Dans un contexte de construction d'un Etat-Nation, une route à grande circulation relie ce port littoral à la capitale et les échanges commerciaux sont à nouveau réorganisés à l'échelle du sud de la péninsule et du Cambodge.

Le coup d'Etat de Lon Nol en 1970 et le début de la guerre civile mettent un coup d'arrêt au développement économique du pays. Le port de Sihanoukville est bombardé dès 1970. Des villageois affluent de toutes parts dans la capitale pour fuir la guérilla. Or ses infrastructures ne sont pas calibrées pour accueillir une population estimée à environ 1,5 million de personnes début 1975. De nombreux villages flottants de populations vietnamiennes, chames se forment à la confluence. La plupart fuient au Vietnam en empruntant le Mékong lors de la prise de Phnom Penh par les Khmers rouges et son leader Pol Pot le 17 avril 1975. La ville est alors quasi vidée de sa population jusqu'en janvier 1979, lors de sa libération par les troupes vietnamiennes. Ces populations des berges sont sans doute elles aussi nombreuses parmi les 1,7 million de victimes estimées du génocide (B. Kiernan).

Le lent processus de « reterritorialisation » de Phnom Penh et le long des voies fluviales

A partir de 1979 s'engage une lente reconstruction des pratiques territoriales du quotidien dans les villes comme dans la capitale. D'anciens villageois pour la plupart viennent repeupler Phnom Penh, les citadins et les élites ayant été les premières victimes du régime khmer rouge. Un embargo international frappe le Cambodge déjà exsangue pendant les années 1980 du fait de la présence des Vietnamiens, désormais considérés comme occupants. Dans ce contexte, l'année 1990 constitue une année charnière puisque la « fête des eaux » est réorganisée pour la première fois depuis vingt ans au mois de novembre à la confluence des Quatre-Bras. Cette fête célèbre pour l'essentiel la fin de la saison des pluies et le début de la décrue. Il s'agit là d'une fête traditionnelle qui dure trois jours, ancrée dans un fonds autochtone de légendes et de rites agraires, et qui se traduit entre autres par l'organisation de courses de pirogues. Cette manifestation est alors perçue comme une véritable volonté de réconciliation nationale. Ces rites ont survécu à la période trouble qui s'achève et attestent de leur caractère fédérateur autour de l'eau, du fleuve, du roi. L'association de la famille royale à cette fête lui confère également une forte sacralité. Elle attire désormais des milliers de personnes venant de tout le pays et qui se regroupent sur le quai pendant trois jours et trois nuits (C. Pierdet).

De même, en 1993, le Gouvernement royal entreprend en coopération avec la Ville de Paris de débarrasser les quais des entrepôts qui les encombrant. Il s'agit de redonner aux habitants des espaces de loisirs, de leur permettre de se tourner à nouveau vers le fleuve. Depuis la levée de l'embargo international, une forte importance est à nouveau accordée aux berges, à la confluence, etc. Les berges, les espaces verts sont transformés en espaces récréatifs et sont depuis très fréquentés par les Cambodgiens qui s'y rendent en famille le soir et le week-end. En parallèle, des villages de pêcheurs vietnamiens se réinstallent à la confluence sur les berges. Ainsi, au cours de ce processus de « reterritorialisation » qui s'engage au début des années 1980, et s'accélère à partir de 1990, l'occupation traditionnelle des berges est reproduite, à savoir que les Khmers cultivent les berges en saison sèche à la décrue, les Chams vivent dans des habitations sur pilotis et pratiquent la pêche, les Vietnamiens se regroupent dans des embarcations en villages flottants et pratiquent la pêche familiale et la vente de poissons.



Mise en cultures des berges aux basses eaux et village flottant aux Quatre-Bras (Phnom Penh)

Source : C. Pierdet, janvier 2003

La spéculation foncière très active au Cambodge depuis le début des années 2000 introduit cependant un nouveau bouleversement dans cette territorialisation. De grands projets immobiliers sont désormais en cours de réalisation dans cet espace central de la capitale qu'est la confluence. Ils sont conduits par des investisseurs coréens, malais, etc. Ces populations au mode de vie agraire, aux pratiques traditionnelles à faible valeur ajoutée font désormais l'objet d'évictions foncières brutales pour laisser la place à des projets immobiliers fortement spéculatifs jusqu'en 2008. Ces populations des berges sont donc de nouveau déplacées, cette fois sous la pression d'investisseurs à plusieurs kilomètres du centre de la capitale, sur des terrains non viabilisés, loin de toute source d'emplois. Ils ne reçoivent la plupart du temps qu'une maigre indemnité.

Au total, ces activités et ces modes de vie traditionnels le long des berges en Asie du Sud-Est sont aujourd'hui à l'état de survivance, en particulier dans la capitale cambodgienne. Des projets immobiliers importants supplantent désormais ces activités à faible valeur ajoutée et déconstruisent peu à peu, mais de façon souvent brutale, ces territorialités qui s'étaient pourtant reconstruites par-delà la décennie 1970. Malgré cette frénésie foncière et immobilière qui s'est emparée du Cambodge au début des années 2000, le trafic du port de Phnom Penh reste faible. Ce port est très peu fréquenté par rapport aux autres ports asiatiques en situation littorale. Depuis l'achèvement de la reconstruction des infrastructures portuaires de Sihanoukville, ainsi que celle de la route à grande circulation qui relie la côte à Phnom Penh, ce port littoral en eaux profondes accueille de nouveau des navires de fort tirant d'eau. Les autorités cambodgiennes essaient aujourd'hui de diversifier le trafic portuaire en direction des navires de croisière en rendant le littoral plus attractif pour les touristes, malgré le manque

d'infrastructures de qualité. D'autre part, des études sont en cours concernant la présence de gisements pétrolifères aux larges des côtes, mais dans la ZEE cambodgienne.

Céline Pierdet

Pour aller plus loin - Sur le web :

Port autonome de Sihanoukville <http://www.pas.gov.kh/>

Commission du Mékong <http://www.mremekong.org/>

Institut national de la statistique <http://www.nis.gov.kh/>

Cambodian Genocide Program, Yale University <http://www.yale.edu/cgp/>

Quotidien *Cambodge Soir* <http://www.cambodgesoir.info/>

Dépôts d'archives et sources manuscrites

Archives nationales, Section Outre-Mer, Indochine (ANSOM Indo.) :

Fonds ministériels : Séries géographiques ; Inspection général des Travaux publics

Fonds locaux : Fonds des Amiraux et du Gouvernement général (1858-1945) ; Résidence supérieure du Cambodge (1887-1945)

Archives nationales du Cambodge, Résidence supérieure du Cambodge (ANC) :

Série H - Travaux publics ; Série M - Travail, Colonisation, Régime foncier ; Série O - Navigation

Archives des missions étrangères de Paris (MEP) :

Vol. 765 (1853-1885) ; vol. 766 (1886-1919)

Archives du ministère des Affaires étrangères (MAE) :

Direction d'Asie-Océanie - Sous-série Cambodge-Laos-Vietnam (1956-1964) et (1965-1979)

BNF, Département des Cartes et Plans :

Ge CC 1275 Siam ou Iudia - Capitale du royaume de Siam - Dessiné sur le lieu par

M. Courtaulin, missionnaire Apostolique de la Chine - Paris : [16..].

Ge FF 3059 « Iudia ou Siam », in *Description de l'Univers* [...]. Dédiée au Roi par Alain Manesson Mallet. Paris, chez Denys Thierry, 1683, p. 103.

Ge FF 5793 « Veuë de Siam », in *Voyage de Siam des Pères jésuites, envoyés par le Roy aux Indes et à la Chine*. Amsterdam, chez Pierre Mortier, libraire, 1687, p. 178.

Ge D 2702 Plan de la ville de Siam - S.l. ; s.n. - 1687.

Ge DD 1485 Judia De Hoofd Stad van Siam - S.l. ; s.n. - ca. 17...

Ge FF 4695 « Ville de Siam ou Juthia », in J.-N. Bellin, *Le Petit Atlas Maritime*. Paris : Dépôt des cartes et plans de la Marine, 1764, tome III, pl. n° 51.

Bibliographie

BONNEVILLE M., « Territoires et territorialité en milieu urbain », in *Géopoint 82 : les territoires de la vie quotidienne*. Groupe Dupont, 1982, pp. 357-369.

BORD J.-P. et BADUEL P.R. (dir.), *Les cartes de la connaissance*. Paris : éd. Karthala-Urbama, 2004, 689 p.

- BROC N. (dir.), *Dictionnaire illustré des explorateurs et des grands voyageurs français du XIXe siècle*. T. 2 : *Asie*. Paris : éd. du CTHS, 1992, 452 p.
- BROCHEUX P., HEMERY D., *Indochine, la colonisation ambiguë, 1858-1954*. Paris : éd. La Découverte & Syros, 2001 (rééd.), 447 p.
- BROSSARD de CORBIGNY J.-M., « De Saïgon à Bangkok par l'intérieur de l'Indo-Chine », *Revue maritime et coloniale*, 1872, t. 33, pp. 444-445.
- BRUNEAU M., « Le modèle spatial cambodgien », in BIZOT F., « Recherches nouvelles sur le Cambodge », *BEFEO*, 1994, pp. 249-258.
- CERTEAU M de, *L'invention du quotidien. I. Arts de faire*. Paris : Gallimard (coll. « Folio Essais »), 1990.
- CHALINE C. (dir.), *Ces ports qui créèrent des villes*. Paris : éd. L'Harmattan, 1994, 299 p.
- DAINVILLE P. de, *Le langage des géographes. Termes, signes, couleurs des cartes anciennes, 1500-1800*. Paris : Picard, 1964, 404 p.
- DELVERT J., *Le paysan cambodgien*. Paris : Imprimerie nationale, 1961, 742 p.
- DI MEO G., « Le sens géographique des fêtes », *Annales de géographie*, n° 622, 2001, pp. 624-646.
- FOREST A., *Le Cambodge et la colonisation française*. Paris : L'Harmattan, 1980.
- GARNIER F., *Voyage d'exploration en Indochine*. Paris, 1885 (Rééd. 1985, 255 p.)
- GOULIN C., « Phnom Penh, notes de géographie urbaine », *Les Cahiers d'outre-mer*, n° 77, janv.-mars 1977, pp. 5-36.
- GOULD P. et BAILLY A. (éd.), *Le pouvoir des cartes - Brian Harley et la cartographie*. Paris : éd. Economica (coll. « Anthropos »), 1995, 120 p.
- JACOB C., *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*. Paris : éd. Albin Michel, 1992, 537 p.
- KIERNAN B., *The Pol Pot Regime*. Yale University Press, 1996, 477 p.
- LAMANT P.-L., « La création d'une capitale par le pouvoir colonial : Phnom Penh », in LAFOND P.-B. (dir.), *Péninsule indochinoise : études urbaines*. Paris : L'Harmattan, 1991, pp. 59-119.
- LE BERRE M., « Territoires », in BAILLY A., FERRAS R. et PUMAIN D. (dir.), *Encyclopédie de Géographie*. Paris : Economica, 1992, pp. 617-638.
- LOMBARD D., « Pour une histoire des villes du Sud-Est asiatiques », *AESC*, n° 4, juill.-août 1970, pp. 842-856.

McGEE T.G., *The Southeast Asian city. A social geography of the primate cities of Southeast Asia*. Londres : G. Bell and Sons Ltd, 1967, 204 p.

MOUHOT H., *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indo-Chine*. Paris, 1868, 336 p.

PIERDET C., « La symbolique de l'eau dans la culture cambodgienne : fête des eaux et projets urbains à Phnom Penh », *Géographie et Cultures*, Paris : CNRS - L'Harmattan, n° 56, hiver 2005, pp. 5-22.

PIERDET C., « Reconstruction territoriale et pratiques quotidiennes liées à l'eau à Phnom Penh (Cambodge) », in BERGER M., POUSIN F. (coord.), « Espaces du quotidien », *Strates*, Nanterre : Ladyss, n° 14, 2008, pp. 103-118.

PIERDET C., *Les temporalités de la relation ville-fleuve à Phnom Penh (Cambodge) - La fixation d'une capitale fluviale par la construction d'un système hydraulique (1865-2005)*. Thèse de doctorat en Géographie, Université Paris I - Panthéon-Sorbonne, nov. 2008, 589 p.

POREE-MASPERO E., « Les fêtes des eaux », in POREE-MASPERO E., *Etude sur les rites agraires des Cambodgiens*. Tome 2. Paris : EPHE, 1964, pp. 361-477.

POURTIER R., « Les Chinois du Cambodge littoral », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, n° 93, 1971.

RONCAYOLO M., *La ville et ses territoires*. Paris : Gallimard, 1997 (rééd.), 280 p.